

MUSÉE INTERNATIONAL SALVADOR ALLENDE

15 mai - 15 juillet 1979



CENTRO

CULTURAL

LA MONEDA

CENTRO DE DOCUMENTACIÓN
ARTES VISUALES

Todos los derechos reservados. Prohibida la reproducción parcial y/o total. Conforme a la ley N° 17.336 sobre Propiedad Intelectual de Chile.

AUX ARTISTES DU MONDE

«Au nom du peuple et du Gouvernement du Chili, je désire exprimer ma gratitude aux artistes qui ont offert leurs oeuvres pour constituer la base du futur Musée de la Solidarité. C'est là, sans conteste, un événement exceptionnel qui inaugure un type de relations inédit entre créateur et spectateur de l'oeuvre artistique. En effet, le Musée de la Solidarité, du Chili, sera le premier, dans un pays du Tiers Monde, à mettre à portée des grandes masses populaires les manifestations les plus hautes des arts visuels, et ce par la volonté des artistes eux-mêmes.

Je suis particulièrement touché par cette noble forme de contribution au processus de transformation que le Chili a lancé afin d'affirmer sa souveraineté, mobiliser ses ressources, et accélérer le développement matériel et spirituel de son peuple. Ce sont là les conditions pour progresser jusqu'au Socialisme pour lequel le peuple a opté dans la pleine conscience de son destin.

Les artistes du monde ont su interpréter ce profond sentiment de l'esprit de lutte du Chili pour la libération nationale et, par un geste sans précédent dans les annales culturelles, ils ont décidé d'offrir spontanément cette magnifique collection de chefs-d'oeuvre pour la délectation des citoyens d'un pays lointain qui, autrement, n'au-

raient pu que difficilement y accéder. Comment ne pas sentir qu'en outre de notre émotion et de notre reconnaissance nous avons contracté avec eux et avec tous ceux qui les suivent un solennel engagement, l'obligation de correspondre à cette manifestation de solidarité ?

L'engagement que nous assumons avec une absolue confiance en la force de notre peuple et l'appui que nous apportent nos amis, est de persévérer sans fléchir dans la tâche que nous avons entreprise avec le triomphe civique de l'Union Populaire, qui est essentiellement destiné aussi à incorporer avec dignité l'homme-peuple dans le domaine de la culture. Le Musée de la Solidarité et l'amitié des artistes ici représentés constituent déjà un des fruits les plus purs de notre effort de libération nationale.

Mes remerciements vont aussi aux membres du Comité International de Solidarité Artistique avec le Chili, qui ont pris à leur charge la tâche généreuse de coordonner et d'organiser la tâche de faire parvenir à notre terre les oeuvres des artistes du monde.»



ARTUR LUNDKVIST

E L E G I E P O U R P A B L O N E R U D A

(extraits)

Pablo Neruda est mort au Chili

Tu es mort, Pablo, tu es mort au Chili en ce jour de septembre qui,
là-bas dans ton pays, n'est pas l'automne mais le printemps naissant
(ô, toi qui osas appeler le printemps : *primavera mia* !)

mais cette fois, c'est le printemps de la désolation soudaine,
le printemps des gelées noires qui ont tué l'espoir verdoyant,
un printemps plus funeste qu'une catastrophe naturelle comme aux
temps païens et ancestraux lorsque la terre accueillait les cadavres
tels des corps offerts en sacrifice,

car à présent ce sont les sinistres bourreaux qui sortent de leurs
repaire et la poigne de l'oppression qui s'abat, implacable, sur
le pays.

Là où je marche, de l'autre côté de la terre, c'est l'automne, le
début de l'automne, avec ses arbres embrasés, comme fiévreux avant
le frimas,

déjà s'allongent les ombres sur les joues de la terre et l'herbe
transie frissonne comme peignée par le vent,

et je pense à toi, Pablo, à ta mort amère dans ce déferlement de
ténèbres qui annonce la naissance de l'hiver sur le monde,

et même ici, la lumière me paraît impure et douloureuse, tandis que
tout continue, comme d'habitude, dans son indifférence, comme si rien,
rien ne signifiait rien,

si ce n'est quelques voitures indifférentes qui passent dans leurs
carrosseries rutilantes et leur bruit froid,

une pie danse dans le vent et s'envole telle une boule de neige
qui arriverait trop tôt dans un tourbillon d'ailes noires sur un ciel
gris de cendre,

et je vois onduler l'eau de la mer, inquiète comme le front sensible
qui se plisse.

Oui, c'est l'automne dans mon pays et c'est un automne d'une autre
sorte dans ton pays,

l'automne au beau milieu du printemps, l'automne sur le monde et
la fin du banquet : dévastées les tables où l'on avait dressé le couvert,
vides les plats et renversées les bouteilles,

le vin répandu en flaques blêmes, dilué par la pluie et les petits
drapeaux de papier roulés en boules comme des chiffons mouillés.

Et tu es mort, tu es mort là-bas au Chili où tu disparaîtras dans
la terre comme la vie s'enfonce dans la terre à l'approche de l'hiver,

tandis qu'aux gueules des fusils fleurissent les roses de la poudre
en des flammes plus longues que les baïonnettes acérées, ces longs
couteaux de la mort qui peuvent atteindre chaque cœur,

et ceux qui ont commis ce crime de vouloir vivre mieux sont
purchassés comme des animaux sauvages, emprisonnés, torturés, assassinés :

Viens et vois le sang dans les rues !

C'est un faux printemps qui est arrivé dans ton pays, un printemps
arrosé de sang, nourri de chair humaine,

comme elles ont peur ces fleurs qui éclosent, cette eau qui jaillit
comme sous les coups de fouet !

car ce printemps n'annonce aucun été, il n'y a guère à attendre
que l'hiver, l'hiver qui s'étend sur le monde,
non pas l'hiver blanc, mais le noir, coulé dans le fer,
l'hiver sous l'oppression, dans le froid de plus en plus dur
qui transforme le sol en pierre, la chute dans le passé, ce maudit
effondrement humain,

et le fracas que l'on entend n'est pas le grondement vivifiant de
l'orage mais celui de terrifiants lézards vêtus d'acier,

ces monstres préhistoriques que l'on croyait vaincus mais qui
une fois encore sont revenus :

Viens et vois le sang dans les rues !

La Mort

Tu es mort, Pablo, tu es mort au Chili, ce vingt-troisième jour de
septembre 1973, douze jours après que ton ami et camarade de lutte
Salvador Allende eût été assassiné à coup de bombes et de rafales
de mitraillettes,

la mort qui déjà se tenait prête en toi rencontra la mort venue
du dehors, te prit par surprise tandis que ton pays était assassiné
(ton pays qui ressemblait alors à une longue branche en bourgeons
prête à fleurir et maintenant, tout d'un coup, brisée et mourante).

toi aussi tu fus assassiné, qui avais le Chili dans ton coeur,
une baïonnette le transperça comme elle te transperça,

tout ce qui te restait de vie s'enfuit avec tes dernières
espérances, ne laissant que le vide noir et stérile,

tous tes amis, tout un peuple d'amis disparurent d'emblée, chassés,
emprisonnés ou morts,

tu restais alors seul avec Matilde, la compagne courageuse de ta vie.

La panique régnait dans l'hôpital où tu fus conduit, les médecins et le personnel étaient sous la menace des pistolets-mitrailleurs, les blessés et les morts s'entassaient partout,

tu te retrouvais livré, sans défense, aux ennemis que tu avais combattus toute ta vie, livré à leur victoire nauséabonde, à leurs insultes glaciales dont ils inondaient le pays tel le serpent inonde de salive la proie qu'il s'apprête à engloutir,

un avion se tenait prêt à décoller pour t'emmener à Mexico, mais au dernier moment tu refusas,

jusqu'à ce que tu t'éteignes, sans avoir la force d'ouvrir les yeux pour contempler ta propre mort comme tu l'avais souhaité,

et sans t'abaisser, tu échappas aux bourreaux par la porte de la mort que tu avais souvent regardée et dont tu avais si souvent approché,

tu t'en fus pour toujours, emportant avec toi tout ce qui était toi, telle une cité humaine qui s'enfonce et disparaît dans la terre.

La Liberté

Maintenant tu es libre comme ta poésie, libre, nulle part et partout, affranchi du temps et de l'espace, délivré des chaînes de la victoire et de la défaite,

et qu'importe, finalement, qu'ils t'enterrent ou ne t'enterrent pas, ici ou là, qu'ils t'ensevelissent ou t'abandonnent à la mer ou au feu, peut-être en secret, comme s'ils redoutaient ta résurrection,

tu es libre comme ton imagination éternellement vagabonde, tu peux, telle une abeille, rendre visite à toutes les fleurs de la terre ou, comme le pétrel, voler au-dessus des nuages et des vents par-delà tous les pays du monde,

tu es et tu n'es pas dans cette trainée de fumée bleue ou ce soudain parfum de baumier, dans le feuillage tombé qui colle aux souliers,

dans l'arbre où tu es assis comme le roi des oiseaux, avec un masque doré de pollen,

ou si, telle une hirondelle abattue, tu reposes sur le sol, les ailes déployées, attendant que t'étreignent tes chères racines et que tu descendes ainsi jusqu'à ton ultime demeure,

là où tu reposeras, au milieu des sources, des minéraux et des pierres précieuses qui rêvent ou ne rêvent pas de résurrection dans leurs royaumes souterrains.

Pour toi, pas de mausolée, pas de statue, au lieu de cela ta mémoire vivra comme l'eau qui ne cesse de couler, l'eau vivifiante, réconfortante

c'est ainsi que déjà tu vis dans ta mort, que ta voix s'élève dans le silence, que ton sourire illumine les ténèbres comme une branche de jasmin en fleurs ou la raie d'ivoire de la mer,

la nature te pleure et lèche ses plaies, les oiseaux te cherchent en gémissant, les vagues demandent les unes aux autres où tu es, la mer lave ses mains innombrables et rince le sang qu'elle rejette vers le haut des plages,

les foules se meuvent inquiètes, meurtries dans leur demi sommeil, enfermées dans un cauchemar dont elles ne semblent pas pouvoir se libérer, prisonnières d'un labyrinthe qu'elles ont inconsciemment édifié,

les foules sombres que tu continueras de parcourir avec ton flambeau de colère et de joie indomptable, avec ta force qui ne cessera de couler à flots, invisible comme l'électricité,

jusqu'à ce que la résistance fasse jaillir la flamme éclatante de blancheur !

septembre 1973 - mai 1974

(transcrit du suédois par Jacques Robnard)

